

www.e-rara.ch

**Lettres de Mistriss Fanni Butlerd à Milord Charles Alfred de
Caitombridge ... écrites en 1735**

Riccoboni, Marie Jeanne de Heurles Laboras de Mezières

Amsterdam, 1757

Zentralbibliothek Solothurn

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-145301>

[Première lettre. - X.]

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

LETTRES
DE MISTRISS
FANNI BUTLERD,
A MILORD
CHARLES ALFRED.

PREMIERE LETTRE.

Jeudi à midi.

A PRÈS avoir bien réfléchi sur votre songe, je vous félicite, Milord, de cette vivacité d'imagination qui vous fait rêver de si jolies choses: ménagez ce bien; une douce erreur est ce qui fait tout l'agrément de notre vie. Heureux par de riantes illusions, qu'a-t-on besoin de la réalité? Loin de remplir l'idée que nous avions d'elle, souvent elle détruit

A

(2)

le bonheur dont nous jouissions. Livrez-vous au plaisir de rêver , & sçachez-moi gré de je ne sçai quel mouvement qui fait que je m'intéresse à tout ce qui vous touche. Je n'ai point dormi, point rêvé ; mais tant songé, tant pensé, que je crois que je ne pense plus. Adieu, Milord.

I I.

Samedi à onze heures du matin.

JE ne veux point que vous m'aimez, je ne veux point que vous foyez sérieux, je vous défends de me plaire, je vous défends de m'intéresser. Mon amitié devient si tendre qu'elle commence à m'inquiéter. J'ai lû deux fois votre billet ; & j'allois le relire une troisieme, quand je me suis demandé la raison de ce

(3)

goût pour la lecture. Adieu, Milord, je vous verrai à six heures. Je suis assez comme vous; je trouve le matin ennuyeux, le jour long; on ne s'amuse que le soir.

I I I.

Lundi à une heure.

PAIX, Milord, paix, vous ne vous corrigez point : je vous défends de me plaire, & vous m'attendrissez. Votre lettre m'a fait rêver : en la lisant, quelque chose me disoit, que de tous les vices, l'ingratitude étoit le plus odieux. Ou je me connois mal, ou mon cœur n'en est pas capable : si vous me prouvez que je vous dois de la reconnoissance, si vous me le prouvez. . . . Adieu, Milord.

A ij

I V.

Mercredi à midi.

MAIS quelle fantaisie vous porte à m'aimer, à vous efforcer de me plaire? Pourquoi me préférer à tant d'autres femmes, qui desirerent peut-être de vous inspirer ce que vous voulez que je croye que vous ressentez pour moi... Vous dérangez tous mes projets, vous détruisez le plan du reste de ma vie : une foule d'idées m'embarrasse & m'afflige ; mon cœur adopte toutes celles qui vous sont favorables. Ma raison rejette tous mes vœux, combat tous mes desirs, s'éleve contre tous mes sentimens... Je suis restée hier dans la place où vous m'avez laissée ; j'y suis restée long-tems. Quelques lar-

mes tombées sur mes mains m'ont tirée de ma rêverie... des larmes!... Ah, Sire Charles, si elles étoient un pressentiment. Je ne veux plus vous voir, je ne veux plus vous entendre. Est-il bien vrai que je ne le veux plus? Je ne sçai. . . . Mon Dieu, Milord, pourquoi m'aimez-vous?

V.

Vendredi matin

JE vous ai dit que je vous aime, parce que je suis étourdie; je vous le répète, parce que je suis sincère; par une suite de cette qualité, je ne puis vous cacher que votre joye m'a pénétrée d'un plaisir si vif, que je me suis presque repentie de vous avoir fait attendre cet aveu:

Cependant il ne m'engage à rien. Vous sçavez nos conditions, & je me flatte que vous ne pensez pas qu'elles soient un détour adroit pour augmenter vos desirs. Mon cœur vous a parlé, il vous parlera toujours. Soit que l'amour nous unisse, soit que ne pouvant me résoudre à me donner à vous, la seule amitié nous lie, vous me trouverez vraie dans tous mes procédés. Je ne connois point l'art, ou pour mieux dire, je le méprise : toute feinte me paroît basse. Je vous aime ; mais je crains les suites d'une passion dont je sens que je ferois ma seule affaire. N'abusez pas de ma confiance ; songez que c'est à mon meilleur ami que j'ai avoué mon penchant. Je n'exige pas qu'il appuie les raisons que j'ai de le combattre ; mais je veux que regardant la confiance que je

(7)

lui ai faite , comme une marque de mon estime , il oublie mon secret dans les momens où je ne voudrai pas qu'il se souvienne que je le lui ai dit.

VI.

Dimanche à deux heures.

JE ne prierai point le Ciel avec vous , mon aimable ami ; les vœux que nous lui adressons , sont trop différens. Vous voulez qu'il vous prive de la vie , si vous devenez infidele ; & moi je lui demande votre bonheur , votre éternel bonheur , sans examiner si c'est moi qui dois toujours le faire , si je m'expose à vous rendre ingrat , si je suis condamnée à pleurer un jour la perte de votre cœur. Je suis sûre , bien

A iij

sûre, de former alors pour vous les
 mêmes souhaits que je forme dans
 cet instant. Desirer la mort de son
 Amant, plutôt que son inconstance,
 c'est s'aimer plus que lui ; c'est être
 plus attachée aux douceurs de l'a-
 mour, qu'à l'objet qui nous les fait
 goûter. Cette espee de délicatesse
 est fausse & cruelle ; elle n'est pas
 dans mon cœur, elle n'y fera ja-
 mais. Je ne vous verrai ce soir que
 bien tard ; je vais chez Miss Jening ;
 Milord Stanlei y fera, il parlera de
 vous, peut-être ; il vous nommera
 du-moins : n'est-ce rien que d'enten-
 dre le nom de ce qu'on aime ?



VII.

Lundi matin.

JE pourrois vous cacher que je ne vous ai point écrit hier au soir, mais la plus legere tromperie blesse l'amour. Un assoupissement extrême, je ne sçai quelle lassitude, m'ont empêchée de remplir ma promesse. J'ai lû vos deux petites Lettres, & puis je me suis endormie avec elles. Eveillée à neuf heures, j'écris à dix, mais je ne vous verrai qu'à sept ; cette certitude répand un nuage sur mon humeur... Mais sçavez-vous qu'il est difficile de vous répondre ? vous écrivez avec tant de délicatesse ; vous dites si bien, si précisément ce que vous voulez dire ; une expression si tendre anime

votre style, que vous devez trouver de la sécheresse dans le mien. Avez-vous plus d'esprit que moi ? Dans cette occasion, je ne veux pas le croire : mais vous dites tout ce qu'il vous plaît, moi je dis souvent bien plus que je ne veux, & pourtant toujours bien moins que je ne pense. Mais je vous quitte, j'entends une voix. . . . Ah, que n'est-ce la vôtre !

VIII.

Jeudi à dix heures.

VOUS me priez de penser à vous ; j'y pense ; en vérité, vous m'occupez sans cesse : mais quoiqu'un même objet semble fixer toutes mes idées, j'ai pourtant l'art de les étendre & de les varier. Tantôt

regardant Sire Charles comme un simple ami , j'aime en lui son esprit, sa douceur , l'aménité de son caractère , ses mœurs , sa voix , sa gaieté , ses talens. En songeant qu'il veut être mon Amant , je me représente l'agrément de sa figure , la noblesse de son air , l'élégance de sa taille , & cette grace répandue sur tous ses mouvemens. En m'avouant le tendre penchant qui m'attire vers lui , je me rappelle les qualités de son ame , la bonté de son cœur , la générosité , la candeur , l'élévation de tous ses sentimens ; & puis rapprochant ce que j'ai séparé , je vois l'aimable portrait se former sous mes yeux ; il m'offre un tout.... Ah ce tout est tout pour moi ! Adieu Milord..... Vous faites la mine..... Adieu , Sire Charles.... Vous boudez encore..... Eh bien , adieu mon cher Alfred.

I X.

Vendredi matin.

EH pourquoi ne vous écrirois-je pas ? ne puis-je que vous répondre ? n'ai-je rien à vous dire , à vous qui me parlez si bien , & dont l'éloquence est si puissante sur mon ame ? Mon trouble est dissipé , mes craintes sont évanouïes ; je cesse de penser à moi , pour ne penser qu'à vous. Oui , mon cher Alfred , oui mon aimable ami , je remets entre vos mains ma tranquillité , mon bonheur ; foyez-en l'arbitre. Vous méritez bien qu'un cœur qui se donne à vous , borne tous ses soins à vous aimer , tous ses vœux à vous plaire , tous ses desirs à vous rendre heureux. Ah , ce n'est pas les borner !

X.

Dimanche à minuit.

A PEINE sortiez-vous de chez moi, que j'ai été faisie de cette forte de chagrin que l'on éprouve lorsque l'on vient de perdre quelque chose, & qu'on veut se dissimuler que cette perte afflige. Seroit-il possible que vous ne pussiez vous éloigner de moi, sans que votre absence ne me causât de la tristesse? Vous n'en aviez point, vous; il ne m'a pas paru que vous en eussiez. Vous m'avez dit, à demain; je pouvois me dire aussi, je le verrai demain; d'où vient me suis-je dit, il n'y est plus? hélas il n'y est plus!... Je ne veux point vous aimer comme cela. Non, Milord, non, je ne

le veux pas. Je suis fâchée, je boude : allons ôtez-vous, laissez - moi . . . Que votre lettre est tendre ! qu'elle est vive ! qu'elle est jolie ! je l'aime Je l'aime mieux que vous ; car je vous quitte pour la relire.

X I.

*Mardi dans mon lit, à je ne sçai
quelle heure.*

LE sommeil me fuit ; pourquoi m'obstiner à le chercher ? Il peut calmer le trouble de mes sens ; mais la douceur du repos vaut-elle l'agitation que donne l'amour ? Je prens un livre , je le laisse : c'est votre lettre que je lis ; je la finis , je la recommence : je voudrois ne l'avoir pas lûe , pour la relire encore. Ha ,